Fiche technique

Rénovation d'une maison de ville

Crest, Drôme, France – 2023

Maîtrise d'ouvrage :

Privée

Conception :

Atelier Timur Ersen et Anne-Lise Roussat Noyerie, architectes

Construction :

Atelier Kara, pisé ; Tibla, Le Barbançon, Vive le Bois, Leemniscaat, Le Grain d'Orge, Elie Weissbeck
Ébénisterie, Les charpentes de la Montagne Noire

Matériaux biosourcés et géosourcés :

Pisé, terre allégée, enduit (terre crue non stabilisée)

Chanvre paysan

Pierre calcaire

Description du livre

La complexité de cette parcelle très étroite au cœur de la ville médiévale de Crest, dans la Drôme, séduit un couple d'architectes qui cherche un lieu de vie et de travail dans la région. Du bâti existant, seule la façade sud en pierre est conservée. Les produits amiantés issus de la démolition laissent place à des matériaux sains, réutilisables à l'infini.

L'espace est organisé autour d'un mur central en pisé d'une hauteur de 12 m intégrant un poêle de masse. Rampes et escaliers s'enroulent autour de cet élément central pour desservir les étages en demi-niveaux, ouverts et traversants. Cette disposition permet à l'ensemble de la maison de bénéficier de la lumière naturelle. Les planchers à la française en peuplier carolin, abattus hors sève à 26 km du chantier, supportent des sols en terre battue cirée réalisés par Timur Ersen, architecte et artisan piseur. Les murs sont isolés avec du chanvre paysan produit à 10 km de Crest, mélangé à de la chaux ou parfois à de la terre, ce qui a demandé aux artisans de s'adapter à une matière première moins standardisée. Les murs ont une finition en enduit de terre crue, et de nombreux agencements ont été réalisés avec les chutes du solivage en peuplier.

Légendes pouvant être utilisées pour compléter le texte

Environ 90 tonnes de terre à pisé, provenant d'une carrière située à 30 km, ont été nécessaires à la réalisation du mur central et des sols du rez-de-chaussée et du premier étage en terre battue.

Rendre désirable un espace contraint en centre urbain, de 3,6 m de largeur et 24 m de longueur, et rénover l'existant avec des ressources locales et peu énergivores était pour les architectes un défi enthousiasmant.

Le chantier, qui a duré trois ans, a été réalisé à la fois par des artisans qualifiés, en autoconstruction et en chantier-école.

Le mur central en pisé intégrant le poêle à bûches diffuse la chaleur dans toute la maison. En été, la maison est rafraîchie par la ventilation naturelle entre une porte en rez-de-chaussée, côté nord, et une fenêtre au troisième niveau, côté sud.

Entretien avec Timur pouvant être utilisé pour enrichir le texte

D'où vient votre attirance pour le pisé, et comment vous êtes-vous formé pour devenir artisan piseur ?

Mon attirance pour le pisé est née en 2013, à la fin de mes études d'architecture. Lors d'une conférence sur la construction en terre à l'école d'architecture de Grenoble, j'ai découvert non seulement l'étendue du patrimoine, mais également l'application contemporaine qu'en fait Martin Rauch. Sa maison m'a émerveillé. Je l'ai donc appelé, et j'ai eu la chance incroyable de tomber au moment où il cherchait de la main-d'œuvre pour construire la maison des Plantes de Ricola, près de

Bâle, conçue par Herzog & de Meuron. Passer près d'un an sur ce chantier a été une initiation intensive, mais insuffisante pour devenir piseur moi-même. En effet, les deux aspects principaux du pisé, la préparation de la terre et le coffrage, avaient été préparés par Martin avant mon arrivée dans l'équipe. Je me suis ensuite formé de manière autodidacte en réalisant de petits ouvrages (sculptures, murets) puis au fur et à mesure des chantiers confiés à mon entreprise, l'Atelier Kara, que j'ai créée en 2017.

Comment percevez-vous votre rôle et votre responsabilité en tant qu'artisan pour le développement de la filière ?

Il existe peu d'artisans piseurs en France. Chaque projet contemporain en pisé revêt donc un statut exemplaire. C'est une lourde responsabilité, car le moindre contre-exemple peut réduire à néant tous les efforts de la filière. J'essaie donc de répondre seulement quand les projets me paraissent bien conçus et que le pisé est utilisé pour des murs porteurs.

Comment vous positionnez-vous en tant qu'artisan sur le sujet de l'industrialisation du pisé ?

Il me semble important de bien distinguer mécanisation et industrialisation. En cas de mécanisation, des outils, voire des machines, sont utilisés pour effectuer des tâches jusque-là uniquement manuelles. Cela permet de soulager le corps et de gagner en confort pour proposer un métier qui ne détruit pas ceux qui le pratiquent. L'industrialisation est plutôt une stratégie de fabrication, qui vise à sédentariser la production d'éléments dans un espace optimisé. Dans ce cas, il faut bien sûr définir ce qu'on entend par « optimiser » et quel est l'objectif. Je vois dans cette approche du positif et du négatif. Je ne sais pas trancher pour la filière, mais je peux le faire pour ma propre pratique. J'ai travaillé dans une halle de préfabrication du pisé. Cela implique des tâches très répétitives, ce qui ne me plaît pas du tout.

À chaque machine que l'on rajoute, à chaque procédé que l'on veut optimiser, il me semble nécessaire de se poser la question du métier que cela crée et de l'énergie que cela nécessite. Notre modèle économique, le capitalisme, pousse à l'industrialisation dans le but de rentabiliser au maximum et d'avoir de la main-d'œuvre corvéable, car non qualifiée. Dans ce contexte, je ne suis pas convaincu que l'industrialisation du pisé soit une solution. Le pisé ne va pas régler tous les problèmes liés à l'impact désastreux du secteur du bâtiment ! Ce n'est qu'une solution très intelligente que nos ancêtres ont développée, parmi d'autres, depuis des millénaires. Je souhaite son retour, bien sûr, mais pas à n'importe quel prix. Un monde injuste et inéquitable construit en terre restera un monde injuste et inéquitable.

Vous avez conçu cette maison et participé à sa construction avec Anne-Lise Roussat Noyerie avant d'y habiter ensemble. En avez-vous profité pour mener des expérimentations ?

Oui, bien sûr ! Depuis des années, je cherche à avoir une pratique autour de ma passion, qui est de bâtir. J'ai la chance que ma formation théorique, l'architecture, et ma formation empirique, la maçonnerie, puissent parfois s'appliquer ensemble sur des projets, notamment sur ce chantier. Être à la fois clients, concepteurs, constructeurs nous a permis de pousser un peu plus l'expérimentation à chaque étape de la rénovation. Nous avons par exemple isolé les murs mitoyens avec un mélange d'argile et de chanvre (fourni par un paysan local) plutôt qu'en chaux/chanvre. Le mur en pisé porteur de 12 m de haut intègre le poêle de masse et sert de boisseau (une réservation cylindrique sur toute la hauteur du mur constitue le conduit de la cheminée). C'est l'unique système de chauffage de cette maison de 156 m². Par ailleurs, nous avons mis en œuvre du peuplier local, qui n'est plus utilisé par l'industrie du bois, en reconstituant toutes les étapes de la filière : abattage (hors sève), débardage, sciage, taille et pose. Sur l'ensemble du circuit, le bois a parcouru environ 40 km. Nous avons aussi réalisé des sols en terre battue au rez-de-chaussée et à l'étage afin d'éviter les dalles en ciment ou en chaux. Normalement, je déconseille les sols en terre battue dans l'entrée et la cuisine, mais je l'ai fait ici pour pouvoir vérifier les conséquences d'un tel choix. Si l'essai est concluant, je le proposerai peut-être en tant qu'artisan à des clients.

Quelle a été l'influence de l'usage des matériaux géosourcés et biosourcés sur la conception du projet et le chantier ?

La terre, le bois et la pierre sont les trois ressources principales qui permettent, avec peu de transformation, de réaliser toute sorte d'architecture. On les trouve presque partout sur la planète. À chaque projet, nous cherchons ce qui est localement disponible : les ressources, mais aussi les personnes capables de les extraire, de les transporter et de les mettre en œuvre. Nous savions qu'il existait autour de Crest une carrière avec une belle terre à pisé, du sable et de l'argile pour des enduits, de la pierre à maçonner et de la pierre de taille, du peuplier, des scieurs et charpentiers, des

paysans qui ont démarré une production de chanvre. Nous avons simplement conçu, avec des matériaux locaux et frugaux en énergie, une architecture qui nous plaît et qui répond aux enjeux d'un espace contraint : apport de lumière et circulation verticale. Il n'est pas plus compliqué de concevoir avec ces ressources qu'avec des produits manufacturés. Le seul frein que je peux comprendre est financier, car ces ressources ne sont, pour l'instant, pas aussi accessibles que les matériaux industriels.

Depuis quelques années, l'enthousiasme des concepteurs pour le pisé est croissant. Comment voyez-vous l'avenir de cette technique ?

Il est très positif que de plus en plus de concepteurs aient envie de s'éloigner de ce qui est fait depuis les années 1950. Nous avons tous à y gagner ! J'espère que le pisé sera bientôt enseigné dans les écoles d'architecture, en particulier en Auvergne-Rhône-Alpes, tant au niveau de la compréhension du patrimoine et de la technique que de la conception. Les projets mal conçus, et il y en a beaucoup, sont dommageables pour les artisans, la filière et l'architecture.

La beauté du pisé réside dans l'intelligence dont l'humain fait preuve lorsqu'il réussit, avec peu de moyens, à faire des ouvrages confortables, beaux et pérennes. Si on considère le pisé dans sa beauté primaire, qui est de simplement compacter de la terre (sans chaux ni ciment !) pour faire des murs porteurs, la technique aura un bel avenir !